

théâtre **garonne**
scène européenne

PARCOURS

Deflorian Tagliarini

IL CIELO NON
È UN FONDALE

REALITY

DOSSIER DE PRESSE

spectacles en italien surtitrés
en français

Reality
27→28 jan 2017

Il cielo...
26→29 avril 2017

Deflorian / Tagliarini (it)

- > Reality (reprise)
- > Il cielo non è un fondale (création)
- Le ciel n'est pas une toile de fond -

Daria Deflorian est actrice et metteuse en scène. Antonio Tagliarini est danseur et chorégraphe. Leur collaboration débute en 2008 et depuis leur complicité fait merveille. Ils élaborent ensemble une forme de théâtre parlé-dansé, aux lisières du réel et de la fiction. Aux moyens minimalistes répond la richesse des sujets, « des coups de foudre » partagés : pour des artistes ou des œuvres (*Café Müller* de Pina Bausch), des faits-divers – le suicide de retraitées en Grèce, l'histoire d'une femme polonaise anonyme aux 750 carnets - ou des écrits – « il arrive parfois qu'on tombe sur un texte et que la vie s'arrête ». Leur travail mêle les improvisations, la récolte de matériaux, et s'éprouve dans un dialogue constant entre ces deux personnalités dissemblables qui partagent le goût du risque et le plaisir du jeu. Avec eux, la scène devient un lieu d'attention aux mystères enfouis sous le réel, à l'invisible des vies. Ce théâtre invite les spectateurs à s'approcher au plus près de la complexité du monde, dans une quête de vérité qui n'exclut surtout pas l'humour. Il est profondément politique.

Contact presse :

Bénédicte Namont
b.namont@theatregaronne.com
+33 (0)5 62 48 56 52
Ida Jakobs
i.jakobs@theatregaronne.com
+33 (0)6 79 72 12 48

Réservations en ligne, informations et dernières minutes sur

www.theatregaronne.com
tél. billetterie : + 33 (0)5 62 48 54 77
administration : + 33 (0)5 62 48 56 56
fax : + 33 (0)5 62 48 56 50
contact@theatregaronne.com

Le théâtre Garonne est subventionné par

Le Ministère de la Culture et de la Communication /Direction
Régionale des Affaires Culturelles
Midi-Pyrénées, La Ville de Toulouse,
Le Conseil Départemental de la Haute-Garonne,
Le Conseil Régional Midi-Pyrénées.

Le théâtre Garonne bénéficie du concours de l'ONDA

(Office National de Diffusion Artistique) pour la diffusion
de certains spectacles et reçoit le soutien de La Caisse
d'Épargne Midi-Pyrénées, Tisséo, la Librairie Ombres
Blanches, Anne&Valentin, Cofely Inéo, Reprint



27 → 28 janvier

ve 27 20 : 30

sa 28 20 : 30

en italien surtitré en français

durée 1h

tarifs de 9€ à 24 €

réservations 05 62 48 54 77

www.theatregaronne.com

Reality

DE QUOI LE THÉÂTRE EST FAIT, COMMENT IL SE NOURRIT, COMMENT UN PERSONNAGE PEUT NAÎTRE ? LES DEUX COMÉDIENS-METTEURS EN SCÈNE NE CESSENT DE DIALOGUER ENTRE EUX, VONT DU RÉCIT AU JEU... C'EST UNE CRÉATION SUBTILE, INTELLIGENTE ET RÉUSSIE.

UN FAUTEUIL POUR 2

Extrait du reportage de **Mariusz Szczygiet** intitulé

Reality

Texte et spectacle **Daria Deflorian et Antonio Tagliarini**

Eclairage **Gianni Staropoli**

Collaboration **Marzena Borejczuk**

Production **Anna Pozzali**

Communication **PAV**

Production et promotion internationale Francesca Corona

Production **A.D., Festival Inequilibrio/Armunia, ZTL-Pro** avec le soutien de la **Province de Roma, Assessorato alle Politiche Culturali**

En collaboration avec **Fondazione Romaeuropa et Teatro di Roma**

UBU 2012 Award for Daria Deflorian - Best actress

En 2000, à la mort de Janina Turek, une femme au foyer de Cracovie, sa fille découvre 748 carnets dans lesquels elle a consigné les événements les plus infimes de la vie : appels téléphoniques (38296), personnes à qui elle a dit bonjour (233979), rendez-vous fixés (1922), émissions de télévision qu'elle a regardées (70042), nombre de fois où elle a joué aux dominos (19)...

Comment représenter le mystère de cette femme ? Comment approcher au plus près la réalité sans le spectacle de ces vies minuscules et néanmoins uniques, irremplaçables ?

C'est l'enjeu du travail de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Depuis 2008, l'actrice et le danseur-chorégraphe créent des spectacles sous forme de dialogues parlés-dansés sur la violence politique et ses répercussions sociales. Imaginer les gestes de Janina Turek, les situations, se disputer l'interprétation des faits, convoquer l'histoire polonaise du XX^e siècle par éclats...

Tout le talent du duo, complice, émouvant, irrésistible, est de nous faire partager sa quête, de faire passionnément théâtre avec l'inexplicable. Et transformer une existence anonyme en œuvre d'art.

La réalité est un point de vue

GenèveActive : Comment avez-vous découvert l'histoire des carnets de Janina Turek ? Avez vous ensuite effectué personnellement des recherches à Cracovie ?

Antonio Tagliarini : Nous avons découvert l'histoire de Janina en lisant dans la Repubblica un article à propos d'un livre du journaliste polonais Mariusz Szczygiel, un écrivain très intéressé par les macro histoires à l'intérieur des micro histoires. Szczygiel avait réuni des éléments de la vie de Janina suite à la découverte de ses carnets par sa fille après son décès.

Daria Deflorian : Cette découverte eut sur nous un effet fulgurant, on lit beaucoup de choses dans la vie mais il arrive parfois que l'on tombe sur un texte et que la vie s'arrête ; ce moment important ne s'est pas produit subitement au point de nous faire penser à créer un spectacle, mais au fur et à mesure que le temps passait cette histoire nous travaillait. Cette femme recelait tant de mystères dans son rapport au quotidien, les petits gestes, les choses de la vie dépourvues d'émotions, puis la durée de son engagement, sa capacité à suivre quelque chose jusqu'au bout, son application à écrire. Alors, après plusieurs mois, en 2010, nous avons écrit à Szczygiel pour lui demander la permission de travailler sur ce sujet, mais nous nous sommes pas arrêtés à l'écrivain, la passion pour cette histoire nous a menés à Cracovie et à ces carnets personnels afin d'établir un rapport direct.

Avez-vous rencontré la fille de Janina Turek ?

Antonio Tagliarini : Nous sommes allés deux fois à Cracovie, la deuxième fois nous avons bénéficié d'une résidence artistique et d'un espace pour travailler et nous y avons passé plus de temps ; c'est alors que nous avons rencontré la fille de Janina de façon plus méthodique et aussi pu consulter les carnets avec l'aide d'une traductrice, car les textes étaient bien sûr en polonais. C'était par exemple très intéressant de voir les couvertures de ces carnets qui étaient du modèle le plus simple que l'on peut acheter dans une papèterie. Cependant il y eut une évolution entre les années 1940 et 80 au point que l'on pourrait déjà illustrer le passage du temps en exposant ces couvertures.

Peut-on dire que cette femme était une collectionneuse dans son entreprise de rassemblement, de collection, d'actions quotidiennes ?

Antonio Tagliarini : Je n'ai jamais pensé à cet aspect car le collectionneur est animé par une passion/obsession par rapport à un choix effectué délibérément ; dans notre cas Janina est l'objet de sa propre envie d'enregistrer des faits, des sujets qui sont par la suite oubliés.

Daria Deflorian : Je ne sais si cet élément est perçu par le spectateur, mais nous avons recherché un peu de suspens car c'est important. Quand nous avons découvert Janina, ce ne fut pas une simple découverte, le sentiment n'a pas été égal du début à la fin, nous sommes allés de découverte en découverte, avec des surprises lors de ces mêmes découvertes, et nous avons donc cherché à reproduire ce suspens à différents niveaux. Parfois nous avons imaginé quelque chose à propos de Janina, avant de se dire que ce n'était pas ça, puis, en lisant les cartes postales qu'elle s'adressait elle-même, j'ai pu me dire que si j'arrêtais de faire ce travail je devrais retourner à ma vie habituelle. Au fond c'est la question de l'artiste qui questionne l'infini pour ne pas penser à la complexité de ses propres problèmes. Malgré cela, toutes les personnes que nous avons rencontrées ont tenté de définir Janina ; c'est normal car tenter de définir quelqu'un est rassurant, tandis que ce à quoi nous nous sommes attachés en tant qu'artistes a été de ne pas la définir et de ne pas l'enfermer dans une catégorie.

Il s'agissait donc plutôt de présenter un point de vue, le vôtre ?

Daria Deflorian : Oui, le nôtre, grâce à Szczygiel nous avons rencontré un philosophe à Cracovie, spécialisé dans la philosophie du

quotidien, car, indirectement, Janina nous parle de quelque chose qui n'est pas un détail de notre vie mais en constitue la colonne vertébrale et, selon ce philosophe, ce qui fournit la substance et la qualité de notre vie est le quotidien ; tout ce que dit Janina va dans ce sens.

Comment avez-vous procédé pour transformer cette histoire en apparence banale en une œuvre artistique ?

Antonio Tagliarini : Ce fut un processus assez long et complexe mais intéressant car le coup de foudre était très clair, mais le matériel rassemblé était difficile à traduire en une œuvre théâtrale. Ce processus a conduit à produire deux œuvres, dont *Reality* qui est le travail qui correspond le plus à un espace théâtral et qui nous a amenés à des réflexions sur le rapport avec le public, la distance et autres questions. L'autre travail qui s'appelle *Cose* est plus une installation où le rapport avec le public est bien plus proche car, tant au début qu'à la fin, il est possible d'entrer dans l'espace de performance. Nous avons pris trois cents objets du quotidien, certains à nous et d'autres trouvés sur le marché, car nous travaillons à partir d'objets. Tous les objets conservent une mémoire, une histoire, c'est le rapport avec les choses et ceci a constitué la première approche. Ensuite, nous nous sommes demandés quel pouvait être le juste langage pour restituer l'énormité des sensations que nous avons en nous, ce que Janina a ouvert, comment allions nous transmettre au public les mêmes questions, les mêmes inquiétudes, la même peur, tout ce que nous avons ressenti durant le processus de création.

Daria Deflorian :(...) Ainsi, quand à certains moments nous disons « ce n'est pas vrai, ce n'est pas ainsi », cela nous permet d'introduire en même temps une charge émotionnelle sans trahir la vérité du fait que nous avons examiné, car nous ne savions rien de Janina. Cependant, en même temps, c'est seulement à partir de la vie d'une personne que l'on peut parler d'elle, non à partir de chiffres.

Antonio Tagliarini : J'ajouterai qu'au moment où nous avons commencé à travailler sur *Reality*, il était très clair pour nous que la question sous-jacente n'était pas tant de parler de Janina que de questionner la nature de la réalité : Qu'est-ce que la réalité ? Qu'est ce que le quotidien ? Voilà les questions principales qui nous motivaient. Ce fut donc important de ne pas s'appuyer sur sa vie, sur les faits, sur les carnets, mais travailler sur ces questions. Ce fut très important de l'expliquer à Adeva, la fille de Janina, car nous sommes arrivés chez elle comme des inconnus et il fallait qu'elle comprenne que nous n'étions pas là pour vampiriser la vie de sa mère vu que les carnets contenaient beaucoup d'informations très personnelles.

Adeva a-t-elle compris que cette recherche concernait la question de la réalité ?

Antonio Tagliarini : Nous allons bientôt aller à Cracovie, car nous avons remarqué qu'après l'intérêt suscité par l'activité de sa mère, elle a commencé à regarder sa mère avec un regard différent, elle avait confiance en nous et elle est restée très curieuse. Elle nous a ensuite écrit qu'elle venait de lire le journal de Katherine Mansfield et qu'elle en était abasourdie, qu'elle en avait pleuré. On comprend mieux cette réaction en regardant *Cose*, notre autre installation ; il y a un livre chez sa mère qui s'ouvre automatiquement sur une page, tant celle-ci a certainement été souvent lue, et c'est le journal de Katherine Mansfield, une femme qui, à cause de sa maladie, a passé de longues périodes alitée loin de la réalité et a mis toute son existence dans l'écriture. Le livre s'ouvre sur cette phrase « seigneur, je t'en supplie, fais-moi exister réellement ». Cela m'a très touchée, car cette question de la vérité, de trouver la vérité dans la réalité est très profonde, et en même temps le fait que par notre intermédiaire un processus d'admiration de la mère était engagé. La fille s'est ainsi rapprochée de certains aspects indirects de sa mère, car il est clair que connaître directement ses propres parents est très traumatisant. Peut-être qu'elle a mieux compris sa mère en lisant le journal de Katherine Mansfield. Ainsi, je pense qu'avec notre travail, elle a aussi eu des révélations, c'est ce qui est beau d'un point de vue humain.

Peut-on rapprocher ce travail de celui de l'artiste polonais Roman Opalka ?

Antonio Tagliarini : Effectivement, en travaillant sur cette question de la durée, nous nous sommes documentés sur beaucoup d'artistes visuels, plasticiens, je pense par exemple à ceux qui conservent tous les objets utilisés dans la vie comme les tubes de dentifrice vides, etc., dans des pièces remplies de matériel.

Daria Deflorian : Nous nous sommes aussi arrêtés longtemps sur le travail de Boltanski, il y a cette question de l'accumulation, que signifie la même chose accumulée ? On ne peut imaginer tout ce que Janina a absorbé. Je me souviens de ce que j'ai vu à Auschwitz, les montagnes de paires de lunettes, les montagnes de valises, c'est l'objet pur qui restitue tout, il n'y a pas besoin d'ajouter un mot, ces objets parlent. Tout cela nous a beaucoup influencés.

Utilisez-vous régulièrement des éléments biographiques dans votre travail ?

Antonio Tagliarini : Nous essayons de choisir des sujets qui nous touchent fortement, ainsi notre premier travail qui nous a permis de nous rencontrer et de collaborer est *Rewind*, en 2008, un hommage au *Café Müller* de Pina Bausch que nous avons commencé avant sa disparition car nous nous sommes vraiment reconnus dans une passion et une grande admiration envers la grande artiste du théâtre et de la danse qu'était Pina Bausch. Nous avons alors décidé de travailler sur scène, face au public, dans cette pièce où nous regardons une vidéo de *Café Müller*, ainsi le public peut écouter le son mais nous le lui montrons jamais l'image, la relation est alors sur l'objet spécifique et sur nous deux face à la mémoire contenue dans les images et les visions ainsi transmises.

Propos recueillis le 30 janvier à Genève par Jacques Magnol pour *GeneveActive*



DES CHIFFRES ET UN ÊTRE

Elle s'appelait Janina. Elle est morte un jour de l'an 2000, à Cracovie, d'une crise cardiaque. Une femme ordinaire. Elle est l'« héroïne » de *Reality*, l'excellent spectacle que les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini présentent au Théâtre de la Colline, après le tout aussi excellent *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (*Nous partons pour ne pas vous donner plus de soucis*), qui mettait au centre de la scène quatre retraitées grecques décidant de quitter la scène, justement, de disparaître, de mourir pour ne plus peser sur les vivants. Si l'on écrit « héroïne » avec des guillemets, c'est que tout est là-dedans, dans le projet théâtral des deux acteurs-metteurs en scène italiens. Janina, telle que son histoire a été racontée par Mariusz Szczygiet, un des chefs de file du « reportage littéraire » polonais (et que l'on peut retrouver dans *La vie est un reportage. Anthologie du reportage littéraire polonais*, aux Editions Noir sur blanc), était une femme qui semblait avoir poussé l'ordinaire jusqu'à un point extraordinaire.

Menus faits de la vie

Un jour de 1943, alors que son mari vient d'être arrêté par la Gestapo et qu'il va être déporté à Auschwitz, elle ouvre un cahier, dans lequel elle note : « Aujourd'hui, je commence à écrire un carnet et je veux le faire tous les jours et pour toute ma vie, je veux décrire seulement la réalité, seulement et uniquement les faits. » Les « faits » sont ceux de l'infraordinaire. Jamais Janina n'écrira l'arrestation de son mari, son retour, elle n'écrira rien non plus quand il la quittera, un jour de 1957. En revanche, elle va consigner et numéroter minutieusement les menus faits de sa vie pendant plus de cinquante ans, et selon des catégories bien précises. Combien d'appels téléphoniques elle a reçus, et de qui (381 966). Combien de personnes elle a rencontrées dans la rue et saluées (23 397). Combien de rendez-vous elle a pris (1 922). Combien de cadeaux elle a faits, de quelle nature, et à qui (5 817). Combien de fois elle a joué aux dominos (19). Combien de fois elle est allée au théâtre (110). Combien de livres elle a lus (3 517). Combien d'émissions de télévision elle a regardées (70 042), etc., etc., etc. A sa mort, sa fille, qui ignorait tout de cette activité, découvre, stupéfaite, 748 carnets.

Art brut

Quels abîmes y a-t-il au fond de cette envie compulsive de se faire la comptable de sa propre vie ? La démarche de Janina Turek évoque les notations de Georges Perec et les travaux ludiques de Sophie Calle, elle se rapproche de nombre d'œuvres de l'art brut. Mais Janina n'a vraisemblablement jamais osé se parler d'art, et c'est ce qui touche tant dans son personnage qui, à un moment, consigne cette interrogation : «... Je vis ou je feins de vivre ? Toutes ces notes, toutes ces statistiques, n'est-ce pas une façon de m'illusionner ? Si j'arrêtais d'écrire, je devrais retourner à moi-même.»

Et c'est sans doute ce qui a touché Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, qui s'emparent de cette histoire avec une fraîcheur, une délicatesse, une manière de jouer avec le théâtre évoquant le travail du tg STAN. Pas question ici d'incarner Janina. Chacun d'eux entre et sort du personnage, sur le plateau de la petite salle de La Colline où ils n'ont besoin que de quelques éléments de décor pour faire exister leur spectacle, qui se termine sur l'histoire de ce théâtre balinais regardé par les spectateurs à travers un écran de tulle.

Fabienne Darge,

Le Monde

26 → 29 avril

me 26 20 : 00

je 27 20 : 00

ve 28 20 : 30

sa 29 20 : 30

durée 1h15 / en italien surtitré en français

tarifs de 9€ à 24 €

réservations 05 62 48 54 77

www.theatregaronne.com

un spectacle de **Daria Deflorian et Antonio Tagliarini**

avec **Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et un autre acteur**

collaboration au projet de l'artiste visuel **Cristian Chironi**

production et diffusion **Francesca Corona**

organisation et administration **Anna Pozzali**

Il cielo non è un fondale

« CE QUI SE PASSE VRAIMENT, CE QUE NOUS VIVONS, LE RESTE, TOUT LE RESTE, OÙ EST-IL ? CE QUI SE PASSE CHAQUE JOUR ET QUI REVIENT CHAQUE JOUR, LE BANAL, LE QUOTIDIEN, L'ÉVIDENT, LE COMMUN, L'ORDINAIRE, L'INFRA-ORDINAIRE, LE BRUIT DE FOND, L'HABITUEL, COMMENT EN RENDRE COMPTE, COMMENT L'INTERROGER, COMMENT LE DÉCRIRE ? »

GEORGES PEREC
L'INFRAORDINAIRE (1989), LE SEUIL

Acteurs et auteurs, les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini font du théâtre à mains nues en regardant le monde ; sensibles aux histoires invisibles, aux vies ordinaires, à tout ce qui échappe au regard. Ainsi, *Reality* – leur seconde pièce, présentée en février dernier et reprise cette saison – offre une plongée inoubliable dans les carnets secrets d'une femme polonaise. À cette question qui les taraude depuis toujours : comment représenter dans l'art cette réalité plurielle, incertaine, ils répondent : « Il est essentiel, sur scène, de ne pas tout dire ». Reste à imaginer alors, ce qui ne peut se voir, faire danser les corps quand les mots achoppent, faire dialoguer ensemble le réel et la fiction, les moments de vérité parfois tragiques et les fulgurances poétiques. Leur nouvelle création *Le ciel n'est pas une toile de fond* a pour thème le paysage et la métropolisation irréversible de notre espèce. De cette toile de fond se détacheront des « ombres d'histoires », formant une sorte d'autobiographie collective. Ils ont accumulé divers matériaux, de Georges Perec à Annie Ernaux, avec comme première intuition, celle de faire tomber les murs : « De plus en plus, on suffoque dans l'air confiné de la salle de répétitions, conscients que la vie est ailleurs. Nous sommes hors de nous-mêmes. La vie collective nous révèle ».

Lorsque nous sommes à l'intérieur et qu'il pleut dehors, que pensons-nous de celui qui reste sous la pluie?

Pendant longtemps, nous avons pensé le monde comme une maison de campagne ou une résidence secondaire en bord de mer : son « dehors » son extériorité, n'était qu'une vacance au sens propre du terme - comme une sorte de vide qui s'ouvrait en nous, une fuite hors de la routine, de l'ennui ou du stress quotidien de la vie que nous menons à l'intérieur, entre les murs, à la fois inquiétants et rassurants des maisons, des bureaux, des cinémas, ou des théâtres.

Même les rues et les villes, disait Walter Benjamin à propos des « Passages » parisiens, semblent les salons clos de la bourgeoisie européenne, alors qu'elle se penche au-dessus du monde comme depuis un balcon à l'Opéra. Nous vivons tous dans cette condition qui, selon Albert Camus, consiste à remplacer la vie intérieure par la vie d'intérieur.

Lorsque nous découvrons à la télévision les réfugiés qui débarquent avec leurs moyens de fortune sur les plages de la Méditerranée, notre première réaction est d'être déconcerté : À travers ces images de réfugiés encapuchonnés qui n'ont que leur corps pour territoire, nous voyons resurgir le fantôme d'une vie nue que nous pensions oubliée. Et la même sensation nous saisit devant le sans-abri qui dort au coin de la rue : en un instant, nous découvrons la précarité de nos privilèges.

A travers ces « scènes », notre intimité se sent menacée car nous n'avons pas de relation avec l'homme sans maison, sans citoyenneté. Aussi proche qu'il soit de nous, il reste toujours distant. Le ciel censé nous protéger, vers lequel nous levons les yeux avec nostalgie, pèse sur cet homme seul avec la froideur d'une chute de grêle. Pendant ces moments, le ciel n'est plus son foyer, mais sa prison.

Le ciel n'est pas une toile de fond, en dépit de la négation évoquée par le titre, cherche à renforcer le dialogue entre l'espace de la fiction et l'espace extérieur, le réel. Un dialogue de plus en plus nécessaire. Nous suffoquons dans l'air confiné de la salle de répétitions, conscients que la vie est ailleurs. Il nous faut essayer d'abattre ce mur. Tous ces murs, et pas seulement le quatrième qui obsède le théâtre ; notre premier geste est de les abattre tous, pour notre entrée en scène. Nous sommes hors de nous-mêmes. La vie collective nous révèle.

Quand j'écris, je n'ai pas l'impression de regarder en moi, je regarde dans une mémoire. Dans cette mémoire, je vois des gens, je vois des rues. J'entends des paroles et tout cela est hors de moi. Je ne suis qu'une caméra. J'ai simplement enregistré, dit Annie Ernaux dans un entretien.

L'œuvre de cette auteure nous a guidé dans notre enquête, nous permettant d'observer, de déchiffrer, et de restituer cette osmose entre l'intérieur et l'extérieur, les déplacements de sens entre ce que nous sommes et ce qui se passe autour de nous.

Daria Del Florian, Antonio Tagliarini

Vue de l'extérieur, j'étais une personne avec un chariot et un panier qui faisait simplement ses courses. A quel point c'est important de se sentir comme tout le monde? Il faut acheter quoi pour être normal? Il faut avoir quoi dans une maison pour mener une vie normale? Je regardais ce que les gens achetaient : mais oui, des bâtonnets Findus au congélateur !

Extrait de *Il cielo non è un fondale*

Nous choisissons nos objets et nos lieux de mémoire ou plutôt l'air du temps décide de ce dont il vaut la peine qu'on se souvienne. Les écrivains, les artistes, les cinéastes participent de l'élaboration de cette mémoire. Les hypermarchés, fréquentés grosso modo cinquante fois l'an par la majorité des gens depuis une quinzaine d'années en France, commencent seulement à figurer parmi les lieux dignes de représentations. Or, quand je regarde derrière moi, je me rends compte qu'à chaque période de ma vie sont associées des images de grandes surfaces commerciales, avec des scènes, des rencontres, des gens.

Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, Gallimard, 2016



Votre pièce **Ce ne andiamo per non darvi alter preoccupazioni**, déjà présentée l'an passé au Festival d'Automne à Paris, a suscité bien des éloges par sa capacité à importer une réalité particulièrement concrète et actuelle - la crise et ses conséquences - dans un espace théâtral abstrait (plateau quasi-nu, pratiquement pas de musique). Comment êtes-vous parvenus à résoudre ce paradoxe ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini :

Dans notre travail, l'espace de la représentation coïncide toujours avec l'espace réel de la salle de théâtre, nous sommes toujours entre un « ailleurs » et un « ici et maintenant ». Nous disons souvent que, pour nous, la scène se termine à la dernière rangée et que le public est ainsi appelé à être avec nous, à réfléchir aux questions que nous ouvrons. (...)

L'abstraction est-elle selon vous un levier de l'imagination du spectateur, bien plus que le naturalisme ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini :

Oui, nous sommes en lutte avec le naturalisme. Du reste, le théâtre est par essence antinaturaliste. Nous nous intéressons à faire en sorte que le public participe au travail. Il doit être conduit à combler la vision par son imagination et sa propre expérience. (...)

De ce point de vue, **Il cielo non è un fondale** se situe-t-il dans le prolongement de **Ce ne andiamo...**, comme une radicalisation formelle de cette première expérience ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini :

Plus encore qu'une radicalisation formelle, *Il cielo* est un pari ultérieur. Le défi consiste à incarner la figure du dedans et du dehors, le corps et les lieux, le je et l'autre, « l'intérieur du monde intérieur à l'extérieur » au sens de Peter

Handke. (...) il s'agit ici de retourner l'intimité comme un vêtement pour en montrer les coutures et les nœuds, pour dévoiler les conditions de vies, leurs contraintes, leurs limites. (...)

Après avoir observé dans nos deux dernières pièces la marginalité qu'implique la vieillesse, nous nous sommes intéressés ici à ce qu'est être jeune. L'avenir ou l'absence d'avenir. Partir loin de chez soi. Et y laisser des choses.

Le geste pour briser l'idée de représentation est parti - idéalement - dans toutes les directions. L'intérieur est aussi l'espace théâtral, fermé, protégé mais étouffant par rapport à la vivacité des couleurs, des formes, des sons de l'extérieur qui entourent le théâtre. La dimension politique et sociale est présente mais d'une manière moins explicite. Notre question était : où sommes-nous ? Que choisir, quand je choisis ? Où est-ce que je pose mon regard ? « Ces yeux qui pleurent / ces larmes qui voient », écrit le poète métaphysique Andrew Marvell, dans un poème tiré de Jacques Derrida dans *Mémoires d'aveugle*. Comment puis-je toucher ce qui m'entoure ? Où est la ligne (et parler de frontières aujourd'hui fait inévitablement écho à la politique) entre moi et les autres ?

Il cielo...mène aussi une réflexion sur l'urbanisme effréné, la métropolisation du paysage et des modes de vie : quels sont les aspects de cette question qui vous ont intéressés en premier lieu pour cette création ? Par ailleurs, ce processus inébranlable a-t-il un impact sur votre approche de l'art, et de la vie ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini :

Nous vivons en ville, nous fréquentons les villes. Nous les aimons, nous les dénigrons, nous les abandonnons, puis nous y retournons. Jusqu'à ne plus les regarder, à les fréquenter sans vraiment les voir. Je ne le vois désormais que lorsque quelque chose arrive, un accident, une catastrophe à petite ou grande échelle. Ce regard d'enfant que nous avons tous en regardant par la vitre

arrière de la voiture, sur la succession de maisons, de fenêtres, a désormais besoin d'autre chose pour se réveiller. De déserts ou de mers lointaines, ou d'un écran où se plonger. (...)

Combien de fois je m'échappe de ce qui est sous mes yeux ? Où vais-je ? La dimension historique de la modernisation est la strate immergée de cette question. Elle a nourri nos pensées, elle a parfois donné sa profondeur à une micro-histoire quotidienne qui nous a permis de nous introduire dans ce qu'Annie Ernaux appelle « autobiographie collective ».

Dans cette édition 2016 du Festival d'Automne à Paris, bon nombre de metteurs en scène, quelle que soit leur origine, se penchent, de près ou de loin, sur les questions de l'intérieur et de l'extérieur (du théâtre) et de la représentabilité du réel. Pensez-vous que le théâtre vive en ce moment une crise, qui l'oblige à trouver de nouveaux ressorts pour ne pas buter contre ses propres limites ? Ou, à l'inverse, s'agirait-il d'une nouvelle prise de conscience du lieu de débat, de transmission et de responsabilité qu'il constitue ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini :
LE THÉÂTRE VA DE CRISE EN CRISE.

ORSON WELLES L'APPELAIT POUR CETTE RAISON « LE FABULEUX INVALIDE », QUI, DISAIT-IL, « SERAIT TOUJOURS SUR LE POINT DE MOURIR MAIS NE MOURRAIT JAMAIS ». CETTE ATTENTION À LA FRONTIÈRE ENTRE LE DEDANS ET LE DEHORS CARACTÉRISE TOUS LES GRANDS MOMENTS DE MUTATIONS, MAIS AUSSI DES REFONDATIONS DE L'ART SCÉNIQUE. FACE À LA SOCIÉTÉ DE MASSE, LE THÉÂTRE PEUT FACILEMENT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN ENDROIT RÉSIDUEL OÙ SE PRA-TIQUE UNE COMMUNICATION ARCHAIQUE, FONDÉE SUR UNE RENCONTRE DIRECTE ENTRE ÊTRES HUMAINS. MAIS EN RÉALITÉ, LA FINITUDE DE L'ESPACE THÉÂTRAL

ET LA PRÉCARITÉ DE L'ACTION SCÉNIQUE EN FONT L'UN DES LIEUX LES PLUS ADAPTÉS POUR ACCUEILLIR L'INFINI, ET CETTE SOCIÉTÉ, SI PROMPTE À TOUT TRANSFORMER EN VALEUR MERCANTILE, Y COMPRIS LES SENTIMENTS, EN A PARTICULIÈREMENT BESOIN. FRUGALITÉ ET INFINI NOUS SEMBLANT LES DEUX EXTRÊMES D'UN THÉÂTRE POSSIBLE.

Propos recueillis par Mélanie Drouère
Avril 2016
<http://www.festival-automne.com/>



DARIA DEFLORIAN ANTONIO TAGLIARINI

2008

Rewind, hommage à Café Müller de Pina Bausch

2009

From A to D and back again, librement inspiré d'Andy Warhol

2010

Trend, d'après *Blackbird* de David Harrower

2011

czeczy/cose, installation performance

2012

Reality

Identité, d'après Gérard Watkins

2013

Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni

2016

Il cielo non è un fondale

Daria Deflorian est comédienne, auteur et metteur en scène de théâtre. Elle a obtenu deux fois le *Prix Ubu* de la meilleure actrice, la plus haute distinction théâtrale en Italie. Elle a été assistante à la mise en scène notamment pour Pippo Delbono.

Antonio Tagliarini, né en 1965, est performer, comédien et chorégraphe. Il a étudié avec notamment Giorgio Barbero Corsetti, Dario Manfredini, Raffaella Giordano, Damiano Damiani. Il a travaillé comme danseur et comédien avec de nombreux metteurs en scène et chorégraphes et composé plusieurs pièces depuis 2003.

Au-delà de leurs propres créations individuelles, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ont entamé une collaboration intense et régulière depuis 2008. Ensemble, ils créent une série de projets dont ils sont à la fois auteurs et performeurs. Leur premier travail est *Rewind*, hommage à Café Müller de Pina Bausch (2008), créé au Festival Short Theatre de Rome et présenté dans plusieurs festivals italiens et européens. En 2009, ils mettent en scène au Teatro Palladium de Rome le spectacle *From A to D and back again*, librement inspiré de *Ma philosophie de A à B et vice versa* d'Andy Warhol.

En 2010, ils présentent la lecture scénique *Trend* d'après *Blackbird* de David Harrower, dans le cadre d'une série de rencontres autour de la nouvelle dramaturgie anglaise.

Depuis 2011, ils travaillent au Progetto Reality qui a donné lieu à deux créations : *czeczy/cose*, une installation/performance présentée au Festival Short Theatre en 2011 et au Danae Festival en 2012. *Reality* présenté en avant-première à Rome, est créé au Festival In equilibrio de Castiglioncello en 2012. Toujours en 2012, pour *Face à Face*, ils présentent au Piccolo Eliseo de Rome une mise en espace du texte *Identité* de Gérard Watkins.

À l'automne 2012, ils sont invités par Gabriele Lavia et le Teatro di Roma pour intégrer le projet *Perdutamente* dans lequel ils créent *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, (décembre 2012). Cette création constitue la première étude du spectacle qui a débuté au Festival RomaEuropa en novembre 2013 et dans lequel, avec les deux auteurs sur scène, on retrouve Monica Piseddu et Valentino Villa.

Ils démarrent un nouveau processus de travail qui les mène, à l'automne 2016, à la création de *Il cielo non è un fondale*.



PARCOURS

Deflorian Tagliarini

IL CIELO NON
È UN FONDALE

REALITY

théâtre **garonne**
scène européenne

1, av du Château d'eau
31300 Toulouse - France

Contact presse

Bénédicte Namont
b.namont@theatregaronne.com
+33 (0)5 62 48 56 52